

## Les sonnets de Robert Marteau

Les sonnets de Robert Marteau racontent les rêveries du poète qui flâne sur les quais de Paris, visite les petites villes et les plages de France, au Québec rend hommage au grand fleuve Saint-Laurent et, de retour au pays, passe les été et les automnes dans les Hautes-Pyrénées, près de Capverne-les-Bains, là où, à partir de la route de Laca, on peut voir, projeté contre le ciel et les montagnes, le château de Mauvezin bâti par les comtes de Bigorre et reconstruit par Gaston Phébus, comte de Foix et poète en langue d'oc.

Les rares allusions à la vie du poète, les quelques détails concernant ses choix et ses émotions ne troublent pas le cours serein de ces méditations. Véritable « extase d'attention soutenue » (*Liturgie*, sonnet du mardi 4 août 1987), les sonnets évoquent la présence au monde des créatures, chacune irradiant, telle une lumière à peine visible, la propriété d'être devant nous, ici, maintenant.

### Oiseaux et arbres

Ce monde est évoqué par trois grandes familles d'êtres : d'abord, tout près du regard, le règne de la vie – oiseaux du ciel, arbres et fleurs des champs –, ensuite, à une certaine distance, les grandes forces élémentaires – la mer, les fleuves, le vent, le ciel visible, les astres – et, entre les deux, les monuments et les œuvres d'art qui parlent de nous et réveillent notre mémoire.

Ainsi, la palombe (pigeon ramier, terme du sud de la France), oiseau de l'esprit, sinon de l'impérissable âme humaine, regarde le poète et voit plus loin que lui :

1. L'œil de la palombe est fait d'un cercle doré  
Dont une large pupille envahit le centre.  
Je vois de près cet œil qui me regarde et voit  
Tel état qui m'est inconnu.

L'organisation rythmique du début du sonnet, dont le premier vers commence par un mot accentué, occurrence peu fréquente dans la poésie française, attire l'attention sur « l'œil » énigmatique et met indirectement en relief le nom « palombe ». Une fois que cet écart rythmique annonce le sujet du sonnet – l'œil de la palombe –, les vers suivants rendent un son plus régulier. L'œil de l'oiseau, dans ces premiers vers, est un cercle doré à travers lequel une

divinité cachée saisit peut-être dans l'homme un secret auquel celui-ci n'a pas accès, sinon même quelque chose d'invisible dans l'univers lui-même :

2. Je ne sais pas  
Si le monde que nous voyons, l'oiseau le voit  
Selon notre croyance, ou bien s'il en perçoit  
Mieux que nous l'origine intemporelle.

(Jardin des plantes, mercredi 16 septembre 1987)

La palombe présente devant nous est immédiatement proche de la première semence et se souvient ainsi du temps où le monde n'était qu'un début mystérieux, « grain de feu, souffle en ogive ». L'oiseau figure ainsi le monde animé par le feu divin : « Huit fois / Le soleil en lui déplia ses huit rayons / Et le voilà qui vole. » La vie qu'il a reçue et qui le fait battre « de sa plume jusqu'au haut de son platane » découle directement de la source intemporelle dont nous, les êtres humains, nous sommes par inadvertance détournés.

3. Ou encore le corbeau qui  
commente, à l'ouest, la géographie  
De son territoire; il acclame la lumière  
Qu'il voit ourler l'amas de nuages; il coud  
Les couleurs en lambeaux que le jour fait paraître.

(Trouville, mai 1987, p. 31)

Dans ces alexandrins, étonnement réguliers malgré la vivacité des coupures syntaxiques dans le deuxième vers (« De son territoire; | il acclame la lumière / Qu'il voit ourler l'amas | de nuages; il coud / Les couleurs en lambeaux | que le jour fait paraître »), les mots « ourler », « coudre », « lambeaux » – métaphores de la couture, de l'art de rassembler les tissus en leur prêtant une nouvelle forme – soulignent l'alliance entre l'oiseau et la lumière du ciel qu'il parcourt. Annonçant l'apparition du jour, magicien de l'éclairage qui déborde les nuages, le corbeau célèbre les couleurs et par ses efforts les rassemble. D'essence divine, il survole la mer « mouvante au proche horizon qu'il ouvre / Ou ferme selon son vol. »

L'oiseau privilégié de *Liturgie* est cependant la corneille, véritable « phénix noir » auquel Marteau consacre presque tous les sonnets écrits à la fin de l'été et au début de l'automne 1988 à Saint-Laurent-du-Fleuve au Québec. Sonore, mouvante, elle « crie en haut

du saule » (lundi 20 août) et « abat sa plume, jappe, clabaude » (samedi 27 août). À celui qui sait écouter, elle lance un avertissement, elle annonce le grand secret, « celui qui donne accès » par-delà les eaux et les étoiles au centre du monde, Créatures bénies, « Expertes en recherche, habiles à trouver / Ce qui brille »

4. Elles ont dans la fable une place  
Singulière qui les distingue en tant que guides,  
Aptes qu'elles sont à traverser les espaces  
Aveugles.

(Mardi 13 septembre 1988)

Guides des hommes, la mission des corneilles consiste à débattre « le quoi » et « le quand », et d'annoncer « de loin... la bonne nouvelle. » (Du mardi 20 au jeudi 22 septembre 1988). Cet oiseau, ami des fables anciennes, est surtout précieux parce qu'il connaît le secret de la mort et de la résurrection :

5. Tu t'égosilles, corneille, à nous rappeler  
L'écart par où la fée enfuie a disparu.  
Eurydice est son nom, et d'elle on ne sait rien  
Qui ne soit de la fable en secret confiée  
Aux oiseaux.

(Mercredi 5 octobre 1988)

Tout aussi omniprésents, les arbres peuplent un pays agrandi par la montagne – celle que Marteau pouvait admirer à Capverne-les-Bains :

6. Entre les hêtres tu découvres le pays,  
Fixé au sol, lié au ciel par des rubans  
De brume. Enchâssé dans la montagne, il y trouve  
La pierre d'angle et l'appui pour s'édifier...  
... sur les degrés, conifères  
Et feuillus; parmi, bouleaux comme des miroirs  
Qui ne reflèteraient que l'esprit et la passe  
Du vent.

(*Le Temps ordinaire*, samedi 9 octobre 1999)

Dans ce sonnet dont le début est dominé par des alexandrins ternaires, les hauteurs visibles rappellent calmement les invisibles, la montagne est la pierre d'angle d'un temple édifié par le pays, les feuilles des bouleaux parsemés parmi les conifères luisent mues par le vent de l'esprit.

Le lien entre la vie des arbres et le feu métallique qui brûle au cœur du monde est rendu visible par la splendeur de l'automne, chantée dans une suite d'alexandrins où alternent presque régulièrement les anapestes et les iambes :

7. Chaque jour un peu plus les oxydes s'emparent  
Des feuillages. Des feux couvent qui s'insinuent  
Dans le vert dont ils font déjà leur combustible.

(Jeudi 14 octobre 1999)

La force des images est soutenue par le rythme : le premier vers, alexandrin parfait à quatre anapestes (« Chaque jour un peu plus | les oxydes s'emparent »), orné du terme moderne « oxydes », rappelle la récitation baudelairienne : « Le Poète apparaît | dans ce monde ennuyé » (deuxième vers de *Bénédiction*, dans *Spleen et Idéal*). La suite « Dans le vert dont ils font | déjà leur combustible » a, elle aussi, une résonance baudelairienne : « C'est l'Ennui!— L'œil chargé | d'un pleur involontaire » (*Au lecteur*, premier vers de la dernière strophe).

En fleurissant, les arbres rappellent la sainteté de l'univers, ouvertement comme dans cet exemple :

Les châtaigniers sont en fleur. Ils feront leurs fruits  
Pour la sainte Anne

(Vendredi 23 juin 2000)

ou encore de manière implicite, grâce aux plantes aromatiques qui les entourent :

Auprès du chêne l'origan vient en bouquets  
Mauves et vermeils mêlés aux ronces

(Lundi 7 août 2000).

### La mer, le ciel, les astres

À l'autre bout de l'univers visible et pourtant congénères des bêtes, des fleurs et des arbres se cabrent les éléments. La mer, d'abord, « toujours mouvante » (formule récurrente chez Marteau, rappelant la persistance des épithètes homériques), à la fois rivale et alliée de la nuit :

8. La mer étalée au ras du sable et qui gonfle  
 Contre la nuit où il n'y a ni lune ni  
 Étoile, et qu'elle étame en remuant, squameuse  
 Qui rampe, et qui résonne à chaque clappement.

(*Liturgie*, lundi 15 juillet 1988)

À l'instar des lézards et des dragons, la mer est *squameuse* (couverte d'écailles), *rampe* et *clappe* de la langue. Miracle du contenu qui se métamorphose en conteneur, dans les entrailles de ce dragon métaphorique on découvre un nouvel univers : « Un vivier opaque où les animaux et les fleurs / S'épousent. »

Le fleuve et son vent, ensuite : « le Saint-Laurent / Qui draine les Grands Lacs, s'élance, puis se noie / Sous les étoiles du Bouvier » (Saint-Laurent-du-Fleuve, jeudi 25 août 1988) pour avancer mû par le vent qui « s'est levé sur le fleuve qu'il casse / En vagues de verre » (vendredi 26 août 1988). Nourri de « la même eau, inchangé semble-t-il par l'âge » le grand fleuve prend la forme d'un navire qui navigue éternellement vers la lune. La masse d'eau rejoint ainsi la nuit constellée et les astres, lesquels, déguisés en animaux et en objets familiers, surveillent ce qui se passe au sol (dans ce cas une chèvre qui paît à côté d'un frêne) tout en vivant dans la proximité des dieux :

9. La chèvre me regarde, elle est sous les étoiles :  
 Ursa major qui penche et désigne en tournant  
 La polaire qui est comme une perce-neige  
 Plantée à l'envers tout droit au-dessus du frêne;

(Laboissière-en-Theile, lundi 15 août 1988, jour de l'Assomption de la Vierge.)

La syntaxe tranquille, le rythme régulier soulignent la sérénité du paysage nocturne. Et même lorsque, quelques vers plus loin, deux rejets séparent le premier le nom « heures » de son

adjectif « nocturnes » et le deuxième le sujet « les planètes » de son verbe « dérivent » (au sens de « prendre une nouvelle direction »), ils suggèrent tous les deux le mouvement et non la rupture :

10. Et de toutes parts, jusqu'en bas du demi-globe,  
Les constellations signataires des heures  
Nocturnes où, sans rien déranger, les planètes  
Dérivent.

« Éclairée par la lactescence » de la nuit, la chèvre reçoit l'univers « en même temps que l'herbe / Dont sera fait son lait. » Parente lointaine de la chèvre Amalthée, nourrice de Zeus,

11. Elle est sur son seuil comme  
Si elle était en attente et vouée à quelque  
Chose que nous ignorons et qui la retient  
D'être nourrice à nouveau des divinités.

À peine perceptibles, l'inquiétude et le regret exprimés dans ces derniers vers perturbent pourtant la diction poétique et en dérèglent la grammaire. Les jeux syntaxiques deviennent plus frappants, les deux mots de la conjonction « comme si » étant séparé entre deux vers, le syntagme « quelque chose » subissant le même traitement, ainsi que le verbe « retient », coupé de son complément « d'être nourrice ».

La nuit et la splendeur des astres ne sont pas les seules à annoncer l'énigme du monde : la lumière hésitante de novembre y conduit, elle aussi, dans ce sonnet du mardi 2 novembre 1999, jour des Morts :

12. Le jour, plus délicat que le duvet des oies,  
Brille et ne brille pas pour tous comme il est là  
Sans y être, vu qu'il n'est stable nulle part  
Et qu'habillé de son ombre on le voit s'enfuir

Hésitante, la lumière du jour des morts, saisie par l'alternance d'affirmations et de négations (« brille et ne brille pas », « il est là sans y être ») fait allusion à la fugacité de la vie (« ...habillé de son ombre on le voit s'enfuir... »). La suite rend la sonorité lente et calme propre aux lamentations funèbres :

13. Vie et mort, mort et vie alternent

Sur la scène qu'il éclaire au grand dam des uns,  
 Pour la victoire des autres, pour tous trop tard,  
 Pour la vérité jamais.

On y entend la vanité des luttes entre les hommes, perdants et vainqueurs, voués tous à la disparition alors que la vérité reste à jamais dissimulée. « La scène » éclairée par le jour ne la révèle pas, en sorte que ce qu'on appelle

14.                            le théâtre  
 Du monde n'est qu'un jeu mortel qui ne dévoile  
 Rien si ce n'est ce qu'il représente.

Derrière la surface passagère du monde, rien peut-être ne se cache. Un frisson de désespoir parcourt la fin du sonnet :

15.                            On vous prend  
 À témoin dans un procès où vous refusez –  
 Mais c'est en vain – de comparaître et témoigner.

Pourquoi sommes-nous là, sur cette scène, à contempler, peut-être même à frôler l'action, sinon pour servir de témoins involontaires d'une situation incompréhensible? Le rythme de l'avant-dernier vers boîte, divisé qu'il est en deux hémistiches inégaux, dont le deuxième n'a que cinq syllabes (« À témoin dans un procès | où vous refusez »), comme s'il devait mettre en relief le côté gênant, incompréhensible de la situation.

Ce malaise, passager, ne met pas fin à la joie de regarder le jour, le ciel, la lumière, présents dans le sonnet écrit en plein été, le vendredi 21 juillet 2000 et qui exalte « le miraculeux silence de l'été ». « Rayé d'élytres », finement traversé par la rumeur des insectes, ce silence entoure le monde comme une vitre parcourue par une fêlure : c'est comme si une étoile, loin dans la nuit, inaudible, l'a frappée. Pourquoi? Parce qu'elle essayait, cette étoile, de traverser la matière et de faire appel à la grâce et à la résurrection :

16.                            comme une vitre  
 Par la fêlure éphémère à peine visible  
 Qu'a causée à l'autre extrémité l'inaudible  
 Bris d'une étoile contre un vide voulu, sas  
 Ultime où la matière abîmée a recours

À la résurrection par grâce divine.

L'instant d'après, le registre métaphorique change et le paysage d'été parsemé, on le devine, de fleurs rouges évoque

17. le linge étendu et dont fut

Par Véronique essuyé le divin visage;

et, par un autre saut de l'imagination, l'été semble être une

18. Bulle de savon dans une main enfantine,

prête à éclater. Ces trois images : la vitre fêlée par une étoile à la recherche de la grâce, le linge sur lequel s'est imprimé le visage du Sauveur et la bulle de savon – à savoir la trace du divin – prises ensemble figurent une promesse :

C'est ce qui nous fut dit du monde.

Peut-être même, se dit le poète, « Nous aurons / L'occasion d'en vérifier la teneur », comme si des empreintes aussi fragiles abritaient un message durable. L'instant d'après il hésite : le sonnet finit dans le doute, comme si ici, maintenant, nous avions déjà passé le Styx.

19. Sera-t-il trop tard? Aurons-nous franchi le gué

Victimes du temps, irrémédiablement?

Pour le redire autrement, aurons-nous encore quelque chose à découvrir après avoir quitté ce monde? Ce n'est certes qu'un moment de doute, mais il est là, présent, car les sonnets de Marteau loin de prêcher, consignent.

Trois jours plus tard, le lundi 24 juillet 2000, le ciel visible est de nouveau source de confiance, élévation irrésistible qui annonce la présence de l'Esprit et du Verbe :

20. Jusqu'où le ciel ne s'élèvera-t-il pas? sans

Matière, sans masse, et sans poids comme il est, sans

Signe aucun qui nous en suggère la mesure;

Dans le vide qu'il borde « tout est contenu sans que rien y subsiste », et ce qui s'y trouve

21. ...a été de nulle part

Expulsé pour y éclore à sa propre existence,

Et suivre sans errer des lois qu'il ne connaît

Pas mais qui sont perpétuellement créées.



Dans cette « Paroi subtile qui se constitue autour / D'aucun centre ou noyau, germe ou embryon » l'avènement invisible s'y fait mystérieusement voir.

### **Châteaux, jardins, fontaines**

La manière dont les objets et les êtres quotidiens restent proches du ciel et des substances astrales s'incarne sous nos yeux dans les monuments et dans l'art du passé. Lorsqu'il ne contemple pas les oiseaux, les branches d'arbres, la mer, les étoiles, la lumière et le ciel, le poète s'attarde ébloui devant les châteaux, les églises, les fontaines et les tableaux. S'élevant sur une colline, le château de Mauvezin domine l'horizon et assure la cohérence du lieu, voire du monde entier :

22. Il affirme sa place au soleil, le château

Profilé sur l'horizon au fond du pays.

...

Dans l'entre-deux des branches

C'est lui l'ombilic et le nœud qui tient le monde.

(*Le Temps ordinaire*, Jeudi 6 juillet, 2000)

Cette assurance de soi ne l'empêche pas, le lendemain, d'emprunter au milieu son étonnante fluidité :

23. Le château s'évapore et puis se coagule

Avec les choses qui, violettes et vertes

S'assemblent aux alentours

(Vendredi 7 juillet, 2000)

ni, trois jours plus tard, de régner, prophétique, sur la nuit, dans un monde dont le destin assure l'éternel mouvement :

24. Le château dans la nuit bleu marine, vaisseau

Scellé à son haut fond de rocs, absolument

Stable, veille à l'accomplissement de l'oracle :

Tôt ou tard se réalisera ce qui fut

Prédit. L'eau passe sous le pont. Le soleil sèche

Les pleurs. Ce qui naquit disparaît.

La mobilité croissante de ces vers semble conçue à dessein pour révéler le côté peu fiable du quotidien, que la phrase suivante met immédiatement en question :

25. De l'étoffe  
Du monde qui ne cherche à connaître le fil,  
Et du tisserand la main, puis le visage ?

(Lundi 10 juillet 2000)

L'eau semble bien passer sous le pont et le soleil ne cesser de sécher les pleurs, mais en fin de compte sait-on véritablement qui tisse l'étoffe du monde et à quelle fin ? La question est posée par un alexandrin parfait (« Du monde qui ne cherche | à connaître le fil »), suivi d'un vers moins équilibré (« Et du tisserand | la main, puis le visage ? ») qui accentue le ton hésitant de l'interrogation.

Plus solennel, le sonnet du mercredi 12 juillet 2000 attribue au château le rôle de défenseur du monde visible :

26. C'est un château de mauve au milieu des orages  
La pierre appareillée il la brandit; s'empare  
Des panaches, des feux violets, s'en revêt;  
Seul sous le ciel offensé se défend, estoc  
Levé vertical, défi aux assauts qui viennent  
De noroît.

Surpris par la tempête, le château illuminé d'éclairs violets ressemble aux chevaliers qui l'habitaient jadis : il brandit, il défie, il lève l'estoc – la pointe de l'épée –, il arbore des panaches. Le passage des deux premiers alexandrins réguliers au troisième, un ternaire, et au suivant, que le dernier mot « estoc » conclut rapidement – iambe après un anapeste – et que le contre-rejet rend aussi frappant que l'épée qu'il désigne, évoque les mouvements soudains et la bravoure du combattant.

Et puis la lune, visible pendant un moment, illumine le tableau, dévoilant son ampleur :

27. Et la tour tout à l'heure assaillie  
Dans la paix nocturne, immobile, apparaît comme  
Si tournait autour l'univers et qu'elle fût  
L'axe du monde fixe au centre du moyeu

Et des rayons de la roue, ici forteresse  
 Où se fortifier le cœur, lieu de fortune,  
 Certes, mais où le hasard a perdu ses droits.

Comme dans tant d'autres sonnets où le visible signale l'invisible, la forteresse multiséculaire assure non seulement la défense symbolique du pays, mais aussi le mouvement circulaire de l'univers. C'est ce mouvement qui éclaire, dans les deux derniers vers, les replis du cœur humain, à la fois confronté aux caprices de la fortune – tel le château face à l'orage au début du sonnet – et infiniment au-dessus du hasard – telle la tour qui soutient la rotation du ciel. Et c'est peut-être afin de souligner le passage de l'ordre cosmique aux inquiétudes intimes que les vers, après avoir suivi, mais assez librement, le rythme classique, finissent par relâcher leur syntaxe pour se rapprocher étrangement, à la fin, de la prose.

C'est grâce à ce château, à la fois présent ici, devant nous, et flottant loin, dans les nuages, que le poète, toujours si mesuré dans l'expression de ses sentiments, trouve le moyen de dire son amour pour son pays. Porteur d'un passé de gloire et de beauté, le château témoigne

28.                                   qu'il y eut  
 En d'autres âges, non seulement des légendes,  
 Mais des prouesses, des actes, des faits et gestes,  
 Dont les plus minutieux chartistes ne rendent  
 Pas compte. Regardez-le sur l'horizon : il  
 Parle en sa pierre mieux qu'un livre écrit en toutes  
 Lettres.

Le château ne parle pas « seulement des légendes », mais il nous rappelle le courage et l'action, les vertus et les gestes concrets, tangibles et dont les documents ne rendent qu'un faible écho. Face aux souvenirs assoupis des livres, il est là, profilé sur l'horizon, faisant son devoir en tant que

29.                                   préposé à la mémoire, assermenté  
 En quelque sorte et confident des souffles qui  
 Renouvellent pour chacun la rose des vents.

Le temps ruine et ensevelit les entreprises humaines, mais le château demeure « stable dans l'érosion ». Il dure car non seulement :

30.                                            il en a vu

De l'eau passer sous les ponts et des neiges fondre,

Et de la poussière emportée avant l'orage

mais surtout parce que, par-delà les tourbillons du temps

31.                                            il a entendu habiter le silence.

(Mardi 4 juillet 2000)

Alors que le château fortifié évoque la gloire martiale de la France, les jardins et les fontaines témoignent de sa beauté et de son élégance. Pour en parler, Marteau ravive un genre ancien, la description poétique des jardins, illustré jadis par les plumes d'Arioste, de Tasse, de Desmarests de Saint-Sorlin, et de La Fontaine. Le sonnet du 9 avril 1987 (dans *Liturgie*), consacré aux fontaines de la place de la Concorde, comme celui du mardi 18 août 1987, qui célèbre la fontaine de l'Observatoire, semble faire écho au *Songe de Vaux* de La Fontaine :

32. Dans leur dorne<sup>1</sup> l'eau coule éclaboussant les seins :

Sirènes que les dauphins convient, néréides,

Reines que les rois à trident ont chevauchées

Projetant de l'écume...

À l'instar de l'orage vivifiant le château, l'image de l'eau répandue sur les statues suscite une véritable révélation : les sirènes, porteuses de la mémoire « ensevelie et vivante », ne partagent qu'en apparence l'existence passagère des mortels :

33.                                            Niez que vous êtes la mer

Niez votre séjour, laissez à ceux qui passent

L'existence

est le défi que leur lance le poète. Car il se rend bien compte que « sur vos trônes de bronze »

34. Vous réglez sous l'apparence des femmes, vous

Vierges viragos...

Mères qui jouiez avant que rien ne débutât,

Assises maintenant, danseuses au repos.

---

<sup>1</sup> Mot rare, signifiant « tablier » dans le dialecte aunisien. D'Aubigné, qui était de la région, l'emploie dans un passage des *Tragiques* à résonance alchimique : « Ton giron est la dorne / De la vierge à qui rend ses armes la licorne. » (Cité par le *Littré* dans l'article « dorne »).

Loin du séjour sublunaire des humains, les mères-vierges éternelles menaient, « avant que rien ne débutât », le jeu inconnu, incompréhensible, de l'origine du monde.

Le sonnet du 18 août 1987 présente la Fontaine de l'Observatoire à Paris aussi patiemment que Desmarets de Saint-Sorlin décrivait la fontaine magique du jardin d'Aubéron dans son épopée *Clovis* (1657), la brièveté du sonnet de Marteau évitant bien entendu la corvée du long poème épique. L'artiste-mage, en l'occurrence le sculpteur Jean-Baptiste Carpeaux, nommé au septième vers, a couronné « la vasque offerte au ciel » de quatre femmes

35. Tenant la sphère dont le zodiaque ceint

L'armature, un cercle à chaque pôle croisant

Les barreaux courbes qui forment les méridiens.

Comme dans les sonnets aux résonnances néo-platoniciennes ou alchimiques, l'exacte description précède, voire provoque, la révélation. La fontaine est ornée de symboles dont le sens est immédiatement perceptible :

36. Le monde est là dans toute son entièreté, ses quatre

Éléments, son origine à tout instant vive,

Oracle, source toujours jaillie, indivise.

Dans leur splendeur, la fontaine et ses sculptures évoquent un oracle, une source de révélation, toujours ouverts aux regards du passant.

Concluons. Si le poète se promène, s'il regarde autour de lui la nature, les oiseaux, les arbres, le ciel étoilé, les montagnes et la mer, les monuments et les jardins, s'il s'arrête pour goûter chaque détail perceptible, c'est pour capter en chaque endroit les échos d'une révélation ancienne et toujours vraie. Le passé le nourrit – la multitude des dieux, les fêtes chrétiennes, les cathédrales et les châteaux, les toiles des grands peintres. Il aime tendrement son pays, il en déplore les difficultés, il s'étonne de voir à quel point le présent est sûr de lui-même, nul doute parce que l'amnésie dont il semble souffrir occulte nos origines inconnues, mystérieuses, impossibles à déceler et tout aussi impossibles à ignorer.

**Thomas Pavel**